

Les prochains rendez-vous de L'Ancre

THÉÂTRE
EXPO
DANSE
MUSIQUE
ATELIERS
CONFÉRENCE
DÉBATS
FÊTES



KICKS!

FESTIVAL / REGARD(S) SUR LA JEUNESSE

8 FÉV > 26 MAR
À CHARLEROI

ANCRE.BE f LANCRE

8^E ÉDITION DU FESTIVAL KICKS !

En fil rouge de cette édition : « **Le Bonheur malgré tout** » ! Théâtre, danse, expo, concerts, conférence, fêtes, rencontres, ateliers bien-être... Découvrez la programmation : www.ancre.be



Ne ratez pas le second spectacle du focus Edouard Louis dans le cadre du Festival KICKS!

EN FINIR AVEC EDDY BELLEGUEULE

création de L'Ancre

23 > 25 février – Centre de délassément

Le portrait d'un ado rejeté, né dans une famille picarde découverte, entre misère matérielle, intellectuelle et affective. Un éloge du risque et de l'émancipation sociale !



J'ABANDONNE UNE PARTIE DE MOI QUE J'ADAPTE

8 et 9 février – Centre de délassément

C'est quoi le bonheur ? Avec humour et justesse, *J'abandonne une partie de moi que j'adapte* nous fait voyager des années 60 à l'époque actuelle pour questionner notre besoin d'utopie et le sens que l'on donne à notre vie !



SKRIK

10 > 12 février – L'Ancre

Une création multidisciplinaire (théâtre, musique, mouvement...) qui nous plonge dans une expérience troublante : l'immersion dans le cerveau d'une femme, survivante de viol, qui recouvre la mémoire et reconstruit son identité.

L'Ancre - 122 Rue de Montigny - Charleroi - info@ancre.be - 071 314 079 - www.ancre.be

L'ANCRE

2 > 4 fév
20h30 / 19h
durée : **1h30**



QUI A TUÉ MON PÈRE

JULIEN ROMBAUX / GWENDOLINE GAUTHIER

© Pierre-Yves Jortay

Moment-rencontre : jeudi 3 février

Mise en scène Julien Rombaux | **Collaboratrice artistique** Gwendoline Gauthier | **Jeu** Philippe Grand'Henry, Adrien Drumel, Camille Alban-Spreng | **Scénographe** Boris Dambly | **Peintre** Eugénie Obolensky | **Costumière** Prunelle Rulens | **Créatrice lumière** Emily Brassier | **Compositeur et musicien** Camille-Alban Spreng | **Régisseuse lumière, vidéo, son** Candice Hansel | **Photographie** Pierre-Yves Jortay | **Diffusion** La Charge du Rhinocéros | **Production** maison de la culture de Tournai/maison de création | **Coproduction** Mars - Mons arts de la scène, L'ANCRE-Théâtre Royal, Théâtre de la Vie | **Soutien** Fédération Wallonie-Bruxelles - Service du Théâtre (CAPT), Centre Culturel Jacques Franck, Studio Quai 41, Centre Rosocha (Bruxelles), Centre culturel de Nivelles | **Accueil** en création scénographie Le Vaisseau.

Ce monologue incisif d'un fils adressé à son père nous immerge dans l'intimité de leur relation teintée d'amour/haine, tout en questionnant l'injustice sociale !

Basé sur le roman autobiographique d'Edouard Louis (également auteur d'*En finir avec Eddy Bellegueule*), *Qui a tué mon père* retrace l'histoire d'un jeune homme qui revient chez lui après une longue absence pour retrouver son père mourant, détruit par des années de labeur à l'usine. À travers ce texte percutant, le fils tente de pardonner, sonde l'histoire familiale et leurs liens complexes à la lumière de l'histoire politique. Quels mécanismes sociaux ont fait de son enfance une blessure ? Qui est responsable de la déchéance de son père ? Comment cette violence sociale qui méprise et étouffe les classes populaires engendre des êtres brisés ? Un bel hommage à un père imparfait qui réactive la question de la lutte des classes.

QUI EST EDOUARD LOUIS ?

Édouard Louis, né Eddy Bellegueule, grandit dans la Somme. Il étudie l'histoire à l'Université de Picardie où il est remarqué par le philosophe Didier Eribon. En 2013, il change de nom et devient Édouard Louis, en prenant comme prénom le surnom qu'on lui donne depuis le lycée, Édouard, et comme nom le prénom du héros de la pièce *Juste la fin du monde* de Jean-Luc Lagarce. La même année, il dirige l'ouvrage collectif Pierre Bourdieu. L'insoumission en héritage. En 2014, il publie son premier roman, *En finir avec Eddy Bellegueule*. Très commenté dans les médias et largement salué pour ses qualités, le livre donne lieu aussi à plusieurs polémiques, notamment sur la manière dont il dépeint sa famille et son milieu social d'origine. En 2016, il publie *Histoire de la Violence*, l'histoire du viol dont il a été victime. Il y analyse les origines et les causes de la violence. Il déclare : « si excuser veut dire mettre les gens hors de cause, montrer que les causes sont ailleurs que dans les individus, [...] dans des forces historiques plus grandes qu'eux, alors je n'ai pas de problème avec ça oui, et j'excuse ». En 2018, il publie son troisième roman, *Qui a tué mon père*, l'adresse bouleversante d'un fils à son père, soumis à la violence sociale.

NOTES D'INTENTION

Julien Rombaux – Metteur en scène

Comme Édouard Louis, j'ai grandi dans un petit village de province. Autour de moi, c'était les champs, les batailles de bouse de vaches, les cabanes que nous construisions dans les arbres, les parties de football, les premiers émois avec les copines, les journaux de classe remplis de notes rouges. J'ai -moi aussi- grandi dans un milieu où nous n'avions pas le temps ou le loisir de nous cultiver.

Désireux de découvrir autre chose, j'ai également connu la fuite et l'éveil intellectuel. La découverte d'un autre monde m'est venue par le cinéma, la littérature et le théâtre. J'ai aujourd'hui le bonheur de vivre de ma passion mais ce n'est pas le cas de mon père. La génération de mes parents n'a pas eu la possibilité réelle d'étudier, poussée par la pression sociale qui leur disait de trouver un boulot, de gagner leur vie.

Ils s'étonnent toujours du peu de nouvelles que j'envoie ou du fait que j'habite Bruxelles « Cette capitale bordélique et violente, bourrée de bougnoules et d'Arabes ». Il est difficile de me comporter avec eux comme je l'entends, comme je suis réellement. Quand je suis passé à la télé, mon frère m'a félicité tout en disant « Mais c'est quoi cet accent de pd que tu prends quand tu parles? ». Je ne me reconnais pas dans ce milieu d'hommes érigeant la virilité et les traditions locales (carnaval de Binche, etc.) et eux ne comprennent pas comment je peux vivre loin de leur quotidien.

J'entretiens avec eux une relation amour/haine passionnée. Pour ce qui est de la haine, je me débrouille assez souvent et bien malgré moi pour la leur transmettre mais pour ce qui est de l'amour, c'est malheureusement bien plus compliqué. Il est tellement complexe de dire les choses simplement...

C'est pourtant grâce à eux, à leurs petits moyens, leur volonté et leurs choix que j'ai pu faire ce que je voulais de ma vie. C'est uniquement grâce à eux que j'ai pu poursuivre mes études. Dans un sens, ils ont aidé à financer le gouffre qui s'est construit entre eux et moi et qui se creuse de jour en jour. Aujourd'hui, nous ne parlons plus le même

langage, n'avons plus les mêmes passions, les mêmes idées politiques. Nous avons du mal à nous comprendre. Entre nous, il y a une gêne constante et nous ne parlons que très peu.

Quand je retourne à la maison, qu'est-ce que je vois ? Je vois mon père qui a souffert de ces conditions de travail, je vois ma mère honteuse de n'avoir aucune culture, gênée lorsque je lui parle de mon quotidien ou de mes passions. Je les vois désarmés et complexés, dépassés par des choses qu'ils ne saisissent pas. Et pourtant, pour avoir réussi à rester dignes dans l'adversité, pour avoir résisté face à l'oppression qui jamais ne les a ménagés, ils sont bien plus forts que je ne le serai jamais. Pour ça, je les admire.

Pour leur courage, pour n'avoir jamais baissé les bras et pour leur amour imparfait mais intense. Dans mon travail et/ou dans mon inconscient, je cherche leur approbation, je veux les rendre fiers. Sans épargner ma famille, sans concessions, je veux rendre un hommage à mes parents, mais également à tous les parents du monde.

Gwendoline Gauthier – Collaboratrice artistique

Quelques mots sur le temps que j'ai passé à avoir honte. De mon histoire, de mon manque de fric, de mon manque de culture, de mes fringues, de ma façon de penser. Ce temps perdu dans le sentiment d'illégitimité que me renvoyaient mes professeurs, les élèves, mes copains et mes patrons. « Illégitime », ce mot qui a marqué toute ma vie et qui semble si banal pour ceux qui ont tout eu.

Fille « illégitime » d'une famille de quatre enfants, élevée par une mère seule en dessous du seuil de pauvreté, nous étions les « cas soc' » du village, ceux que personne n'invite et qu'on regarde avec un sentiment mêlé de gêne et de petite compassion bourgeoises. Je n'ai jamais connu l'insouciance et la nostalgie enfantine me met mal à l'aise. Chez moi, nous sommes nés adultes, soucieux de survivre et de s'organiser ensemble face aux assistantes sociales et à tous ceux qui pouvaient nous fragiliser. Nous n'étions pas de ceux qui prenaient la parole en public, sûrs de nous et pleins de confiance. Nous n'avions pas la parole. Nous ne faisons pas de bêtises, pas de caprices, de séchage d'heures

de cours : ça, c'était pour ceux qui pouvaient se le permettre.

Je suis partie de chez moi à 16 ans, afin de m'installer à Paris. L'injustice sociale dont parle Édouard Louis, elle s'est imposée à moi de manière encore plus sauvage, brutale. Je n'avais pas les mots pour la formuler, et je n'avais pas appris à me défendre. Je voulais construire mon identité loin de ma famille, j'essayais chaque jour de correspondre un peu plus à l'image que je me représentais de l'intellectuel bourgeois. Et puis, dans la foule de boulots alimentaires que j'ai traversée, j'ai rencontré des amis gays. J'ai débarqué dans cette communauté par hasard et rencontré des types plus vieux que moi, avec qui il n'y avait aucun rapport de désir et qui venaient plus ou moins du même milieu social. Ces amis m'ont aidée, portée, logée, habillée, fait rire dans les moments les plus critiques et ils représentent aujourd'hui mon unique famille. La vraie. L'histoire de la pauvreté est aussi celle d'une certaine solidarité.

Si j'expose ici ces éléments biographiques, c'est qu'ils sont très troublants de ressemblance avec les parcours d'Édouard Louis et de Didier Eribon.* (Et je pense que nous sommes beaucoup.) La découverte de leur travail a été fondamentale pour moi. Des auteurs avaient mis des mots sur ce que j'ai toujours vécu de manière inconsciente : la violence sociale. Ceux qui parlent des milieux ouvriers sont toujours ceux qui en sont sortis. Qui a tué mon père parle d'eux, pour eux. (Et encore une fois nous sommes beaucoup). L'engouement général que suscitent les textes d'Édouard Louis ces deux dernières années le prouve : nous avons besoin de mettre des mots sur cette violence.

*Didier Eribon est un sociologue français, auteur de *Retour à Reims*, éditions Champs. Il a énormément inspiré Édouard Louis.

